

## AKTUELL

UNIVERSITÄT

# Zwischen Sein und Schein

Christiane Walerich

**Eine Diskussion von Forum beschäftigte sich mit der Zukunft der Geistes- und Sozialwissenschaften an der Universität Luxemburg - und förderte wieder alte, leidige Kontroversen zutage.**

„Wieviel Kilogramm wiegt der zweite Weltkrieg?“ fragte ein Zuhörer ironisch den Rektor der Universität Luxemburg, Rolf Tarrach. Und gab damit den Ball zurück: Der Zweck und der Wert von Forschung bemesse sich an den Ausgangsfragen und den Methoden eines Fachs - nicht am Fach an sich. Die Geisteswissenschaften beschäftigten sich mit dem Unwägbar der menschlichen Entwicklung, etwa den sozialhistorischen Komponenten, die zu einem Krieg führten - dies könnten die Naturwissenschaften trotz ihrer „Exaktheit“ nicht leisten. Der Uni-Rektor hatte sich im Vorfeld auf die Seite der Naturwissenschaften gestellt und als „Avocat du diable“ den konkreten Nutzen der

Geistes- und Sozialwissenschaften in Zweifel gezogen: Die Naturwissenschaften produzierten messbare Grundlagenforschung - etwa im Bereich der neuen Technologien oder bei der Bekämpfung von Krebs -, etwas Vergleichbares suche man bei den Geisteswissenschaften vergebens, so Tarrach.

Austragungsort der Kontroverse war eine Forums-Podiumsdiskussion zur Stellung und Zukunft der Geistes- und Sozialwissenschaften an der Universität Luxemburg, an der neben Tarrach auch Michel Margue, Dekan der „Fakultät für Sprachwissenschaften und Literatur, Geisteswissenschaften, Kunst und Erziehungswissenschaften“, sowie Dieter Ferring, Leiter der Forschungseinheit INSIDE der Uni Luxemburg und die CSV-Abgeordnete Diane Adehm, Mitglied der Hochschulkommission teilnahmen.

Ausgangspunkt waren die Reform des Hochschulgesetzes und das kürzlich erschienene Buch „Les défis de

l'Université du Luxembourg“ von Henri Entringer, der persönlich zwar nicht anwesend war, dessen Thesen im Laufe des Abends jedoch kritisch erörtert wurden.

So ging es unter anderem um die Frage, ob die Universität durch den Ausbau der Geisteswissenschaften nicht Gefahr laufe, zu einer Wald- und Wiesen-Uni zu werden. Es wurden viele Argumente für die Geistes- und Sozialwissenschaften vorgebracht: Geisteswissenschaftler schafften Jobs - es sei erwiesen, dass der Kulturbereich allgemein größer sei als der der Automobil- oder Chemieindustrie. Die analytischen und synthetischen Kompetenzen von Geisteswissenschaftlern würden in vielen atypischen Arbeitsfeldern sehr geschätzt. Auch wenn ein Benchmark im Bereich der Geisteswissenschaften komplizierter sei, erzielten die Forscher dennoch - wenn auch manchmal erst auf lange Sicht - konkrete Ergebnisse und könnten Lösungsansätze zu gesellschaftlichen Problemen, wie zum Beispiel der Multikulturalität im Luxemburger Schulsystem oder dem Generationenkonflikt, erarbeiten. Dies war sehr aufschlussreich - umso bedauerlicher, dass die Diskussion letztlich doch wieder in die leidige Debatte Geisteswissenschaften versus Naturwissenschaften abglitt.

Einig waren sich die Adepten beider Lehren nur darin, dass interdiszi-

plinäre Zusammenarbeit sehr wichtig ist. Ebenso wurde die Uni einhellig dazu aufgefordert, ihre Wissensproduktion noch stärker der Gesellschaft zugänglich zu machen. Interessanter wäre freilich gewesen, wenn die Diskussion stärker das Verhältnis von Politik und Uni beleuchtet hätte. Schlecht weg kam an diesem Abend hierbei der erste Regierungsberater im Erziehungsministerium, Germain Dondelinger, dem vorgeworfen wurde, nicht genug Zeit für die Belange der Uni aufzuwenden. Bemängelt wurde aber an der Politik im Ganzen, dass sie der Universität und ihren Problemen generell zu wenig Beachtung schenke. Auch der durch das neue Hochschulgesetz geschaffene „Conseil de gouvernance“ sah sich der Kritik ausgesetzt. Dieses Gremium soll künftig die Hochschulpolitik alleine beaufsichtigen, ohne von einer politischen Stelle kontrolliert zu werden. Rolf Tarrach meinte dazu nur lapidar: „Knowledge speaks, wisdom is silent“. Der Dekan Michel Margue bemühte sich zu beschwichtigen, indem er auf den „Conseil universitaire“ verwies, der gegenüber dem „Conseil de gouvernance“ immerhin noch eine beratende Funktion wahrnehmen könne. So liege das Initiativrecht aufgrund der Vierteljahrespläne noch immer bei der Uni.

AVORTEMENT

# Cartes rebattues

David Wagner

**Le dossier de l'avortement est désormais l'objet d'une négociation entre les partenaires de la coalition. La pression de l'opinion publique et de la société civile a-t-elle porté ses fruits ?**

Cela pourrait devenir intéressant : en additionnant les sièges des quatre partis favorables à une libéralisation de l'interruption volontaire de grossesse (LSAP, DP, déi Gréng, déi Lénk), l'on arrive à 30. C'est en toute logique le même nombre pour le camp adverse, le CSV et l'ADR. Le Collectif « Si je veux » ne s'y trompe donc pas lorsqu'il « exige » du gouvernement ainsi que des partis politiques de « respecter strictement le noble (sic) droit de chaque député-e de n'être lié dans sa décision que par sa conscience individuelle ».

Petit retour en arrière : après de longs déchirements au sein de la coalition CSV-LSAP au sujet de la proposition de loi « Err-Huss » légalisant l'euthanasie, accompagné de débats tout aussi passionnés dans l'ensemble de la société, la coalition s'était accordée à ne pas faire valoir le vote de groupe, laissant à chaque député-e la possibilité de voter en son âme et conscience.

Ce scénario pourrait-il se reproduire avec un sujet tout aussi symbolique et sensible pour l'électorat conservateur qu'est l'avortement ? En tout cas, la pression ne fait que croître, à tel point que le ministre en charge du dossier, François Biltgen (CSV, Justice), s'est publiquement « déssaisi » de la patate chaude la semaine passée, la refilant aux présidents des deux partis de la coalition, les appelant à trouver un accord. La

manière de faire à cela d'étonnant que Biltgen, visiblement exaspéré, l'a fait en public, car il n'y a rien de très original à ce que les partis de coalition négocient en coulisse des compromis.

L'on peut comprendre que Biltgen soit dépassé. En effet, l'accord de coalition, s'il prévoyait une réforme de l'IVG, n'a pas pour autant été explicite sur les détails. Et il semblait clair qu'une libéralisation totale était exclue. D'ailleurs, lors du dépôt du projet de loi du ministère - qui ne dépénalise pas l'avortement, mais « assouplit » les conditions le permettant - il n'y a eu que peu de contestations. En bon partenaire de coalition, Alex Bodry, le président du LSAP, a estimé que le projet était acceptable et son camarade de parti, le vice-premier Jean Asselborn, s'est emporté - avant de s'excuser - en traitant de « gauchistes » les partisans d'une dépénalisation.

Il aura aussi fallu un certain temps aux partisans de la dépénalisation pour que leur action porte ses fruits. Avec la création du « Collectif - Si je veux ! », le travail de pression a peu à peu fait bouger les lignes :

jusqu'à au sein des rangs socialistes, qui ne peuvent se permettre de perdre la face en soutenant le projet Biltgen, décrié de toutes parts. D'autant plus que d'autres réformes qu'ils soutiennent ou ont soutenu (index, réformes des retraites, réforme de la fonction publique) entament sérieusement leur popularité. Et l'on peut parier qu'un recul du CSV sur la question de l'avortement se ferait au détriment d'autres dossiers. La question agace les socialistes : s'ils se sont réveillés un peu tard, ils se targuent néanmoins d'avoir réussi à faire accepter au CSV une remise à plat des négociations. Et c'est par leurs sections de jeunesse interposées que les partis se font la guéguerre : tandis que les Jeunesses socialistes s'en prennent aussi bien à Biltgen, ils appellent l'opposition à reconnaître leurs efforts et de cesser leur « propagande électorale ». Ce à quoi les jeunes pousses des Verts répondent que les partis de la coalition - et donc le LSAP - devaient enfin proposer une loi « correspondant aux aspirations de la société ». Ce qui, et les Verts devraient en être conscients, n'est pas si évident lorsque l'on est allié aux troupes junckériennes.